
Mais la cueilleuse de nénuphars demeure intacte...

Murielle Briot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1683>

DOI : 10.4000/textyles.1683

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 191-202

ISBN : 2-87277-009-7

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Murielle Briot, « *Mais la cueilleuse de nénuphars demeure intacte...* », *Textyles* [En ligne], 1-4 | 1997, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1683> ; DOI : 10.4000/textyles.1683

Murielle BRIOT

DEUX TEXTES DISTINCTS composent, dans *Vie et mort d'un étang*, une étrange partition, de deux voix mêlées. Et ceci fortuitement, puisqu'au premier texte, *L'Étang*, publié dans *La Petite Illustration*, vient s'ajouter ensuite un journal rédigé au cours de la guerre 40, *La Cave*. Leur intégration est signée par une sorte d'épilogue, *La Chambre retrouvée*, écrit en 1959. Deux ans plus tard paraît *Vie et mort d'un étang*, construit progressivement et désormais abouti ¹.

Deux voix donc. La première, c'est *L'Étang*. S'y déroule le souvenir de l'eau, de cet étang de l'enfance qui réfléchit les scènes majeures auxquelles une petite fille accroche le sens de la vie. La tache d'eau absorbe ainsi tant d'images qu'à l'effleurer, elles surgissent toutes, l'une accoudée à l'autre, à peine liées par ce fil très fragile et d'une grande beauté que tisse l'association, lorsqu'on l'a, précisément, déliée.

La seconde, la basse, la crépusculaire, c'est *La Cave*. L'étang y est mort depuis longtemps et c'est du deuil qu'on parlera, avec l'émouvante hésitation de qui cherche, par l'écriture, à relever de la mort le désir de vivre. Le fil de l'eau dans la cave s'est pétrifié ; il s'aiguise et se fait tranchant. L'image majeure qui rythmera le journal de la recluse est belle et blessante : il s'agit du verre qui, lors des guerres, éclate et tue, le verre autour duquel tournera la mémoire, fascinée par cette tache miroitante, par cette eau vitrifiée, comme elle le fut auparavant par l'eau vive.

L'Étang, *La Cave*, ainsi se juxtaposent deux textes écrits au plus profond de la veine poétique, chevillés à l'eau, livrés tous deux à la très rigoureuse construction du monde que fait l'émotion.

Mémoire d'étang

L'étang réfléchit. Il est, au centre du domaine de cette enfance, une tache curieuse – comme un œil ouvert. Et l'œil réfléchit.

¹ *Vie et mort d'un étang*. Paris, *France-Illustration*, 1950 ; *Vie et mort d'un étang*. Bruxelles, Brepols, 1961 ; *Vie et mort d'un étang*. Précédé de *Madame Orpha*. Bruxelles, J. Antoine, 1974 ; *Vie et mort d'un étang*. Bruxelles, J. Antoine, coll. Passé-Présent, 1979. Les références paginales renvoient à cette dernière édition.

L'étang avait fermé sa deuxième paupière, qui est la neige, tendue par-dessus la glace (p. 45).

Donc, tout ce qui se passait dans la maison se passait aussi dans l'étang. L'eau, comme une mémoire, était chargée d'événements qui nous concernaient, et ce n'est que pendant les deux mois de printemps où la Gaute coulait habituellement que cette eau, saturée de nos actes, de nos pensées, de nos vies, pouvait s'échapper et gagner l'Escaut, puis la mer (p. 28).

Ainsi s'enrangent, dans la mémoire liquide, les images qui tissent l'histoire d'une petite fille. Reflets dans l'eau, ricochets des événements, surpris au fil du temps. « Un miroir ? Soit, mais rien de pareil aux miroirs inquiétants des vieilles demeures, où l'on ne sait si des souvenirs ne fermentent point, comme des vestiges morts, jaloux de tout ce qui vit » (p. 28).

Un reflet ne meurt pas, il survit même à tout : c'est, dans l'eau, la marque de la mémoire. Une mémoire vive, car l'eau coule. L'eau s'en va par le mince cordon qui la relie à la mer, la Gaute : « Comment voulez-vous que rien ne se gâte dans une eau, si dormante soit-elle, quand elle communique parfois avec la mer ? » (p. 28).

L'enfant se forme véritablement à cette image, recueillant dans sa mémoire encore fluctuante les reflets des choses, comme autant d'impressions précieuses, presque photographiques ; ainsi fait l'œil, sans cesse effleuré par le monde. Et les images glissent sur le fil du temps, dans un même raccord à une mer plus large, l'inconsciente. Car l'étang mâchonne ses images comme nous-mêmes, en proie au rêve la nuit : « Pourquoi l'étang n'acceptait-il l'obscurité que si tard, et avec tant de réticence, si ce n'est pour se livrer sans être dérangé à de mystérieux travaux ? » (pp. 29-30).

L'étang résiste au sommeil, pupille dilatée par la nuit, conscience déjà vacillante, accrochant encore les derniers signes du jour, comme si ne plus rien refléter eût été mourir : « [...] au crépuscule, les hirondelles s'endorment, et l'effacement des reflets dans notre étang n'allait pas sans un frémissement d'inquiétude » (p. 28). Ensuite le grave travail de désagrégation des choses passées commençait, minutieux, onirique :

Alors la vase se mettait à son travail, qui est de désagréger les feuilles mortes, chacune suivant son espèce, car enfin ce ne doit pas être le même procédé qu'elle emploie pour dissoudre les dures feuilles de chêne acidulées de tanin ou les tendres feuilles de tilleul, encore tachetées, poisseuses, éclaboussées du pollen mielleux. Parfois même il me semblait percevoir le travail de désagrégation du grand disque feuillu des nénuphars au pied de la maison. Ils descendaient, parcelle par parcelle rejoindre le fond de la vase d'où ils rejailiraient au printemps. Est-ce qu'ils se souvenaient encore, verdis, salis, gluants, de l'image du soleil dans le cœur de leurs fleurs ?... (p. 30).

Où s'enracinent les nénuphars

L'image des nénuphars reviendra à plusieurs reprises, comme si, dans l'eau étrange de l'inconscient, on plaçait quelques ancres magnifiques, chargées d'assurer les passages du très profond à la surface.

Les plantes obtiennent sans doute leur âme végétale quand elles sortent de terre, puis elles utiliseront leur vie chacune selon son espèce. Mais les plantes aquatiques, après s'être dégagées du sol, doivent encore, avant d'accomplir leur destinée, atteindre la surface de l'eau, la fendre et en émerger (p. 45).

Émergence somptueuse, riche des coloris du désir et des épousailles :

La montée des nénuphars a quelque chose d'opulent et de charnel comme un portrait d'Hélène Fourment.

Ils ressemblent à des nids d'oiseaux d'une riche coloration pourpre. Ils naissent des épousailles du soleil avec le fond de l'étang (p. 46).

Noué sur le mariage de l'eau et du soleil – la très précieuse lumière tombée au fond de l'eau (l'eau n'est l'eau, dans sa transparence et ses reflets, que grâce à la lumière), – le nénuphar est tout à la fois cette ancre accrochée au fond secret de l'être, enracinée dans la part inaccessible :

Mais comment connaître vraiment le fond de l'étang ? Si l'eau, rétrécie par la canicule, laissait le rivage à découvert, la vase se métamorphosait aussitôt, elle s'oxydait, séchait, se crevassait ou se couvrait de végétation. Autant dérouler au soleil un film sensibilisé. Lui aussi change de nature à la lumière directe ! Si je puisais de la vase à l'aide d'un racloir, je ramènerais une masse spongieuse et informe, flasque et gluante (p. 34).

et encore, à la surface où se joue le réel, où glissent les images du temps présent, une marque de la vie enfin fleurie, enfantée, conçue d'amour :

Bientôt, penchée à la fenêtre, je vois une fillette traverser en barque le reflet de la maison. Ce n'est plus moi. Elle m'est plus chère que moi-même. Elle aborde les nénuphars, se penche, tire les fleurs : « Je prends les plus jeunes, les plus belles, maman ! » La barque oscille, et le reflet de la maison se brise, s'éparpille, se mêle à des éclats de ciel... Mais, dans la barque, la cueilleuse de nénuphars demeure intacte [...] (pp. 61-62).

Splendide image de cet enfant désormais enfantée, qui elle-même cueille, entourée de l'image du passé volant en mille morceaux. D'autres métaphores toucheront au « fond » secret de cette eau : « L'homme change continuellement... Il ressemble à un étang, par l'ignorance où l'on demeure des pensées qui sont comme des poissons s'agitant au fond, cachées parmi les plantes » (p. 111). Ignorance du fond d'où tout germe, sur quoi tout

repose, sans que le faisceau lumineux de la conscience y puisse parvenir : pellicule protégée dans la boîte noire où se trament en silence les futures images.

Futures images, reflets devenus vieux et métamorphosés désormais en souvenirs. Car l'eau réfléchit. Et le mouvement d'engrangement que nous avons souligné ne va pas sans un autre, où les images seront restituées, où l'étang rejettera les reflets comme autant de monnaies d'or sur les pavés de la mémoire.

L'ombre dans la cave

C'est sur les pavés de la cave que les souvenirs rouleront, alors que la femme, gravement atteinte par la mort d'un fils, interrogera ce qui reste de l'eau, ce qui reste de cette chose miroitante et vivante où s'enracinait le désir des roseaux : sous l'eau, « à deviner confusément la magnificence de la chaleur solaire [...] quel élan, quel désir, ne doivent pas ressentir les roseaux effilés [...] » (p. 45). Ce qui résiste, c'est le verre, comme une poignée d'eaux fixées, à dénouer.

[...] et je voudrais assurer mes pas, prendre des points de repère et des points d'appui, reconnaître, pour commencer, ces objets qui m'entourent ici, puis, lentement, m'efforcer de reconstruire ce qui s'écroule en moi (p. 87).

Dans la cave règnent l'ombre et l'immobilité (« nous sommes exclus du mouvement et de la lumière »), les deux éléments qui pétrifient l'eau et la plongent dans le grand mâchonnement de la nuit. Mais dès l'abord, la recherche de la plus petite pincée de lumière s'impose et, tâtonnant dans le noir, le mouvement réapparaît « malgré tout ».

L'obscurité n'est pas complète dans notre cave. La porte, vieille et disjointe, laisse pénétrer par-dessus, par-dessous, entre gonds et muraille, un fin biseau de lumière et un mince courant d'air (p. 91).

[...] Les murs sont blanchis à la chaux, la lumière trouve tout de suite où se poser (p. 92).

[...] j'apprendrai peu à peu à me mouvoir dans la nuit de mon chagrin (p. 93).

Ces quelques notations relatives à la lumière donnent un aperçu d'un axe très dense dans la seconde partie de *Vie et mort d'un étang*. La lumière, indispensablement nouée au verre, brille dans l'éclat des reflets, de même que le verre éclaté, monstrueux, participe par l'éclatement à la mort du fils, tué lors d'un bombardement.

L'eau et le verre

L'eau s'est faite verre, qui, cristallisé, détient en substance toute une histoire, comme prise d'un coup de gel. Car l'histoire naquit dans les anneaux de ce huit dormant que fut l'étang de l'enfance, dans ce double cercle où s'allumaient un à un les futurs souvenirs. L'eau servit de monnaie d'échange, à chaque image payée, perle glissée au fil du grand collier des choses signifiantes :

Bien des circonstances importantes pour l'étang, ses poissons et ses plantes, ont dû passer inaperçues ou tomber dans l'oubli. Mais dès que l'eau amicale participait à quelque incident de notre vie ma mémoire en gardait le souvenir (p. 59).

Tirer l'eau de ce puits de mémoire, c'est rappeler à la surface soudain tout ce qui fut associé, pris dans les rêts des reflets. Dans la salle de séjour, l'eau de l'étang, réverbérée au plafond, traçait des lignes fluctuantes :

Je me souviens si bien des lumières mobiles et légères que le miroir d'eau envoyait parfois au plafond de la salle [...] « Tout se mêle et flue comme ces reflets, dit-il, ses yeux bleus et tendres levés vers le plafond... on étudie beaucoup les ondes, maman, peut-être que l'univers entier n'est-il que mouvement d'ondes ? » (p. 60).

Mouvance de l'eau qui palpète, aussi tremblante qu'un visage pris d'émotion, reflétant d'instant en instant l'univers qu'il perçoit. Mais fixité du verre qui fait sa brutale apparition le jour où la mort a coupé tout mouvement.

Ah ! pourtant, j'ai toujours aimé le verre, cette matière transparente et dure, inflexible et fragile... Pour retrouver les étapes de cette amitié, il me suffirait, me semble-t-il, de descendre verticalement dans mes souvenirs sensibles... (p. 94).

S'entame alors le lent travail, le très émouvant dénouement auquel se livre la femme, écrivant jour après jour sa descente dans le « souvenir du verre ».

Je suppose qu'un arbre veuille se souvenir du passé... Il interrogera sans doute les cercles concentriques tracés dans l'aubier, tout autour de son cœur, par les saisons. L'arbre retrouvera ainsi la trace de telle période de tempête, suivie d'un dur hiver, puis d'un printemps aride (p. 94).

Les cercles de l'arbre rappellent tout aussi bien les « ronds dans l'eau » que la première partie, *L'Étang*, a offerts à profusion, cercles associatifs et concentriques de la mémoire, bordant la surface miroitante et au fond inaccessible de l'eau.

Mais il existe aussi, dans l'aubier de la mémoire, des veines longitudinales, et si l'arbre interroge ces lignes-là, elles lui répondront autrement que par les souvenirs circulaires d'une même année. Un grand chêne pourrait certainement y suivre, par exemple, les traces des chants du rossignol, de mois de mai en mois de mai, pendant cent années (p. 95).

C'est désormais le travail vertical – « vertical » est le terme étroitement lié au nénuphar – que *La Cave* va développer au sujet du verre. « Ainsi chercherai-je en moi les moments lumineux marqués par mon amitié pour le verre [...] Une telle recherche m'aidera-t-elle à vivre ? à empêcher ma pensée de se désagréger ? » (p. 95).

Les souvenirs vitrifiés

Interrogé comme une boule de cristal, support d'images, prétexte à dérouler les grands anneaux des associations, le verre est tout également l'objet des terreurs. Bien sûr, les bombes des guerres provoquent « la révolte du verre », et chaque éclat est une menace de mort. Tout aussi tranchants sont les souvenirs, éclats d'un passé en morceaux, que la femme repousse sans cesse autour du nom de J., J. tué.

Toucher à l'eau devenue dure, à l'eau qui dure, au verre, c'est comme heurter du doigt le monde terrible de l'inconscient, vitrifié par un choc. C'est toucher au temps et le fil du temps, aiguisé par le deuil, à l'image du verre, peut lui aussi tuer :

De même aujourd'hui, est-ce que je sais si je me rapproche de mon enfance parce que je crains la mort ou bien si je crains la mort parce que ma vie est encore trop enracinée aux sensations animées de mon enfance ? (p. 102).

Peur de mourir. Peur que le verre n'éclate. Que la surface figée de l'étang ne vole en morceaux ? Que, rappelée au mouvement, cette eau profonde et immobile, n'éclate, elle aussi ? Que la puissance obscure de l'étang, ce fond ignoré, ne craque également, signant une dérive fatale de l'esprit ?

Pourquoi dans la lutte que je mène, pour faire obéir ma pensée, pour lui interdire de se dissoudre dans le chagrin, pourquoi choisir obstinément le fil qui me ramène sans cesse vers les souvenirs concernant le verre ou le cristal ? Je cherche le pourquoi, je le trouve : c'est à cause d'une confuse similitude entre la brisure actuelle du verre et nos vies brisées par la mort de J. (p. 127).

Volonté du durcissement, lutte contre la dissolution et la désagréation : faut-il tant craindre le travail des nénuphars ?

La mort de J., qui brise le verre, répond comme un écho à cette autre scène de *L'Étang* où l'enfant, bouleversée par la mort du frère, s'en va se taire près de l'eau. Elle y découvre soudain cette grande fêlure dans le

temps, signant tout à la fois le deuil d'un monde compact, aux sens noués, et l'émergence du temps mouvant.

Jusqu'à ce jour, le temps-qui-passe et le temps-qu'il-fait n'avaient été pour moi qu'un seul et même personnage, mêlant son visage lumineux et végétal au jardin et à l'âme de ce jardin, l'étang. Dès lors, ils se trouvèrent soudain et violemment séparés. De cette déchirure, j'émergeais stupéfaite et vacillante, arrachée à cet univers auquel j'avais été intégrée, dégageant péniblement ma propre vie du vaste réseau mouvant de vies dont elle avait jusqu'alors été enveloppée, prenant enfin conscience d'exister [...] (p. 21).

Comme l'eau fut interrogée, le verre le sera. On pourrait croire qu'on attend du verre qu'il fonde, que s'amorce à nouveau le mouvement vital, suspendu.

La traversée du verre

Les images vont se regrouper, et la traversée du verre, la traversée du deuil, se fera lentement, comme d'anneau en anneau, franchi un à un, jusqu'à ce qu'à nouveau circule l'eau, palpite l'image.

Voici un rapide survol : « Du verre ? je vois d'abord une légère gelée, réverbérée d'azur et de neige » (p. 95). L'œil de l'eau qui se ferme. Puis c'est le verre que Bruno, le jardinier, fait fondre dans le feu, et qu'il retire avec des gestes de magicien, dans une cave obscure, où miroitent tout à la fois son visage tuméfié par une bagarre amoureuse et cette boule de verre qui « ressemble au visage de Bruno... tuméfiée, bleue, tachetée de lividité, de jaune, de pourpre... À cause du feu... à cause d'une fille » (p. 98).

L'étang est ensuite évoqué, son absence, les traces qu'il a laissées, dans les broussailles, l'herbe, les roseaux... « mais la présence de l'eau vivante m'aurait mieux aidée » (p. 100). Toucher à ce temps révolu, c'est aussi toucher au temps-qu'il-faisait puisque l'enfant les tenait jadis noués l'un à l'autre. Et, étonnement, c'est au travers de l'œil que s'est fabriqué la fillette qu'on parlera des saisons :

Moi, j'aime à traîner dans le sentier qui longe le chemin de fer car j'y fais une récolte de morceaux de verre de couleur, éparpillés dans la cendrée [...] Personne n'en soupçonne l'usage magique, car il me faut la solitude pour qu'ils prennent le Pouvoir qu'un hasard m'a livré : rendre obéissantes à ma fantaisie les heures et les saisons (p. 103).

La pensée effleure ainsi, de page en page, des souvenirs liés au verre, qui tous participeront de près ou de loin au tracé de quelques grands axes traversant le texte. Merveilleux cheminement, d'une pertinence stupéfiante dans sa légèreté et son apparente innocence.

Sans plus détailler, arrêtons-nous désormais aux trois rêves majeurs qui mèneront à l'avènement d'une nouvelle lumière: le rêve de l'étang, celui du prisme, et la vision du parterre de pervenches.

Le rêve de l'étang

Le premier passage s'effectue sous le signe de l'étang que les souvenirs encerclent, de jour en jour plus pressants.

Donc cette nuit, je me suis efforcée de m'imaginer que l'étang existait encore [...] Il dormait, le long de la muraille. Dans les moments de silence, je pourrais l'entendre bouger [...] La face de l'eau, cette nuit, est absolument lisse et plane, et comme la lune est absente, il n'y a rien à refléter, que les ténèbres de ce ciel ouvert. L'eau est aussi aveugle que moi dans ma cave (p. 112).

Fabuleuse page où le songe de l'eau suscite, de métaphore en métaphore, un passage réel vers l'eau mouvante, un retour au fond vivant, à la palpitation du souvenir. C'est, dans ce deuil immobile, comme un cœur réamorcé :

Le grand frêne se penche sur l'étang, l'eau touche les racines enchevêtrées, et la voilà [l'eau] qui sait aussitôt où elle est. L'étang reconnaît tout, cet étang que je viens de recréer dans ma pensée, tel qu'il fut autrefois... il se réveille, il sent les vapeurs du brouillard lui frôler la face comme des songes (p. 112).

Ah ! que je me lève maintenant, dans l'obscurité... Je m'appuierai au jeune érable dressé à côté de mon lit, tout comme l'étang s'est retrouvé en touchant le frêne (p. 113).

L'eau se retrouve elle-même, et l'image des nénuphars, veines palpitantes qui traversent l'eau de part en part, surgit tout aussitôt.

Les nénuphars [...] ont eu toutes leurs feuilles désagrégées par les averses, mais leurs lourdes racines écaillées dorment dans la vase molle. L'eau n'est pas très profonde... Pourtant, ce court espace vertical suffit à y ménager tout un mystère (p. 112).

Racines intactes dans la vase, mystère des liens. « Je sais que les poissons vivent sous le miroir, aussi inutile cette nuit que mes yeux dans l'obscurité de la cave » (p. 112). Miroir aveugle, yeux écarquillés sur l'ombre. Quelle ombre ? Quelles ombres ? « Les aveugles perçoivent-ils ainsi leurs ténèbres ? Non, sans doute, car à la place où se trouvent mes yeux, je vois du noir » (p. 106). Pourtant, sous l'immobile surface qui ne reflète rien, s'agitent les pensées, les poissons :

On ignore s'ils [les poissons] dorment ou s'ils nagent, mais ils sont là, avec des frémissements de queue ou de nageoires, et sans doute, même dans les ténèbres, remuent-ils parfois un peu... Ah ! on ne connaît jamais toutes les pensées de ceux qu'on aime le plus, même de son amour, même de son enfant... (p. 112).

On ne peut s'empêcher de revoir la fillette penchée sur l'eau où se mirait le ciel :

J'avais les yeux levés droit vers le ciel. Où donc allaient les morts ? Dans cette immensité ? Me retournant, le visage penché sur l'eau, par-dessus le bordage de la barque, je regardai alors le ciel dans l'eau, dans ce miroir où le tain noir que formait la vase donnait aux choses un reflet plus sombre... Où, où donc allaient les morts ? (p. 22).

Le deuil est touché du doigt. Et c'est désormais éclairci, au sortir de ce passage, que l'étang se trouve : « À partir d'aujourd'hui, l'étang, de nuit en nuit, aura moins de ténèbres à mirer » (p. 112). Ainsi l'illusion a fait craquer la glace. À présent, dans les fêlures, l'eau se remet à circuler, doucement. Et, dans la suite de ce mouvement, l'image des morts circule elle aussi, enfin. Le verre claque, à la lettre.

Les esprits des morts, évoqués par les paroles de ma tante, semblaient monter à l'horizon couleur de roses et de citrons... Les vitres seules, sans doute, les empêchaient d'entrer dans la chambre, et de s'installer près de nous [...] Aujourd'hui est-ce vous que je retrouve dans la chambre crépusculaire ? Il n'y a plus guère de vitres pour vous empêcher d'entrer, ô vous, mes deux vieilles gens [...] J'ai besoin de vous car j'ai perdu mon grand fils, qui a été mon petit garçon (pp. 130-131).

Désormais la réflexion va louvoyer entre les métaphores, avec l'hallucinante et rigoureuse logique des images associées, développant dans l'obscurité leur obscur raisonnement. L'eau, la pluie, l'arc-en-ciel et l'amour d'Edmond pour Marguerite, les cristaux bleus et roses... L'image majeure du prisme s'est entre-temps infiltrée, et elle amorce le second passage majeur à travers le verre.

Ce qu'accroche le prisme

Dans mes « souvenirs verticaux », dans cette veine de ma mémoire, où je cherche depuis des mois les traces du verre, voici les moments que je passais, étant enfant, l'arête en cristal posée en travers de mon nez [...] J'apercevais alors toute chose nimbée des couleurs de l'arc-en-ciel. Ce fut très important, et les paroles que j'entendais alors autour de moi prenaient un nimbe aussi... je crois que certains mots en ont gardé un reflet magique dont le frottement de la vie n'a pu les débarrasser (p. 138).

Autour de ce prisme de verre se ramasse le texte, interrogation pressante, comme si cette image mettait en scène ce qui reste à dénouer.

J'ai six ans, et je regarde les choses à travers le presse-papier en cristal. [...] Mon père s'approche de moi. Il tient en main sa grande loupe d'entomologiste : « Le soleil est assez fort pour allumer un chiffon de papier », dit-il [...] « Maintenant ton initiale ». Alors, dans un papier blanc, il brûle de petits trous noirs, ronds, gros comme un pois, et forme la lettre M. Une légère odeur de fumée erre dans la chambre (p. 143).

Voici que la lumière traverse le verre. Et elle brûle, le verre brûle, comme celui que Bruno fondait, avec son visage tout « semblable à ce verre, mis dans un feu ardent puis, trempé dans l'eau glacée », un visage qui jadis suscita cette « analogie qui obscurément m'a frappée, l'analogie entre le feu et l'amour ». À présent, la question se pose : « Mais je ne suis pas parvenue à trouver pourquoi le prisme, offert par le presse-papier de cristal me fait penser à l'amour ? » (p. 145). Bien sûr, il y a Marguerite et l'arc-en-ciel, mais le soleil est assez fort pour allumer un papier, et par le verre, le feu s'en est pris au nom lui-même, lorsque le père imprima cette lettre M. « M » ?

À présent, le texte resserre les nœuds autour des mots jusqu'alors offerts – dirait-on – innocemment. La concentration se fait très dense tandis que la pensée s'interroge sur la proximité des images : « Je veux continuer à rechercher mes rencontres avec la lumière, vue à travers le verre, car c'est bien là, et dans les eaux des regards humains qu'on l'y retrouve le mieux captée » (p. 145). Ainsi, dans cette recherche des « souvenirs scintillants » de l'enfance, la lumière est-elle le réel joyau recherché, celui qui fait l'eau comme le verre car il allume leur transparence. « À moi de trouver le prisme moral qui redonnera le goût de la vie » (p. 143).

Le parterre de pervenches

Poussée par l'image du prisme, la recherche atteint sa troisième page majeure, dans le fil des songes. Le désir de vivre en resurgira, lavé du deuil. C'est en ce seul lieu d'ailleurs que J. sera nommé Jan.

Le songe est, une fois de plus, la pierre de touche de la renaissance, comme l'a déjà souligné la démarche associative précédente. Le rêve abolit le temps, ou du moins renoue, par-delà les ruptures effectives, d'indispensables liens, de symboliques liens qui, d'être rêvés, gardent, de ce simple fait, l'univers tout entier accessible.

Tout part d'un simple travail manuel, l'arrachage des orties dans un parterre de pervenches, une besogne si automatique, si envahissante, qu'elle resurgit soudain, intacte, dans la vision et dans la sensation, c'est-à-dire dans les plus frappants de ses impacts alors que la femme s'endort.

J'ai pris goût à ce travail, il s'est emparé de moi, il m'a imprégnée... [...] je sentais les muscles de ma main droite ouvrir et fermer le sécateur, tandis que la main gauche, gantée, tirait sur les sarments des ronciers et que mes yeux, mêlant les deux besognes, voyaient sous mes paupières closes, et dans l'obscurité de la cave, un parterre de pervenches [...] (p. 147).

Le lien soudain s'effectue, révélation brutale du temps dans son autre perspective, la sentie, la perçue : « Alors, j'ai pensé que tout mon être moral est imprégné ainsi de la plus longue, de la plus complète, de la plus heureuse des unions, et que je continue à en subsister » (p. 148). Désormais la révélation de la permanence s'est faite. La recherche explicitement entamée à propos du temps a abouti :

Avant d'avoir la solitude complète, où je vis depuis un mois, je ne connaissais pas le foisonnement du bonheur qui m'a formée, si, pourtant, je le connaissais et le reconnaissais, mais j'ignorais ces éléments de durée qui, dans le temps, le dépassent. [...] La preuve est faite, je vivrai, puisque j'ai revu les pervenches dans les ténèbres de la cave (p. 148).

Le rêve de Jan suit. « Il avait suffi à assouvir secrètement la faim terrible et continue que j'ai de revoir mon enfant » (p. 149). Et quoi d'étrange enfin, que la « révolte du verre » cesse, que le verre à présent retrouve sa place neutre, alors que l'eau – les poissons sous le miroir, les nénuphars – a retrouvé sa fonction scintillante et s'écoule.

J'ai encore peur d'en sortir, au propre et au figuré... retourner dans ma chambre où bientôt le verre dompté aura repris sa place obéissante dans les croisées ? Me retrouver dans le cadre des choses et des gens ? (p. 148).

Quinze ans passent encore sur l'écriture de *La Cave* et c'est une sorte d'épilogue, *La Chambre retrouvée*, qui clôture *Vie et mort d'un étang*. On y parle de « Laura », le surnom affectueux qu'en Flandre on donne au soleil. Et « Laura » y brille, y réchauffe. Dans cette clarté retrouvée, la dernière phrase désigne, de façon percutante, toute la recherche autour de l'eau, la dissociation magique du temps d'avec l'espace et – dans cette trouée – le cri de quelqu'un qui, peut-être, le long des nénuphars, se laisse glisser dans l'eau. « Il est des moments magiques où le temps se sépare de l'espace, où le mot s'éloigne de l'idée, où la forme quitte l'objet. À moi ! À moi ! O Morphée » (p. 161).



Merveilleux texte où miroite, de page en page, l'indicible liquide, la force d'une eau à demi-morte et à demi-vivante, celle de l'étang. Puissance de la lente appropriation des reflets, puissance de la mémoire profuse, éclatante de souvenirs, puissance du rêve surtout, révélant les forces d'amour,

saisies au travers du verre, sur le visage de Bruno, fondu dans le feu des passions et qui, depuis l'enfance, perpétue ce nœud fait du feu, d'amour et de verre. Souveraineté du songe dans l'eau, au fond de l'eau, là où s'agitent les poissons ineffables, dans la vase douteuse, dans le sable vert de l'inconscient. Force du songe qui saisit à bras le corps la durée du temps et, arrachant à l'espace les histoires vécues, les maintient désormais, raillant à la mort le désir de survivre.

Jan et la permanence signent en quelque sorte la fin du livre. « La révolte du verre est terminée dans ce pays » (p. 150). Fin de cette révolte glacée, faite d'immobilité et de pénombres. Dans le miroir au tain sombre de l'étang, où s'interrogeait la mort, la lueur a glissé. Le verre a fondu, le sang coule dans les veines des nénuphars, l'eau circule, comme désormais les sens retrouvés.

J'éteins la petite lampe à l'abat-jour de verre bleu, je quitte ma table de travail et ma dernière soirée de répit. Je sors de la cave [...] Ah ! qu'ai-je fait ! Ai-je vraiment accepté de vivre sans toi ? (p. 151).